

ANTILLA

ÉCLAIRER LA SOCIÉTÉ MARTINICAISE DEPUIS 1981

HOLDEX

Prêts à revaloriser
25 000 tonnes d'algues

NEISSON,

innove encore
et se lance dans
la cosmétique

RODÉO !

17 talents dans l'arène
de la communication

FONDATION CLEMENT

Voir l'invisible et
honorer l'humain

LE MARIGOT

CYNTHIA YERRO

VEUT RELANCER
LA COMMUNE

DOSSIER

SARGASSES

De fléau caribéen
à ressource potentielle





KOLECTO. BOULOT. REPOS.

**GAGNEZ 5H / SEMAINE
SUR VOTRE GESTION**



Document à caractère publicitaire.

Service opéré par Kolecto, filiale du Groupe Crédit Agricole (Société par actions simplifiée au capital de 30 000 € - Siège social : 50, rue la Boétie, 75008 Paris - 844 589 226 RCS Paris). Étude réalisée par Kolecto sur un panel de 100 utilisateurs, au 1er trimestre 2024, éditant en moyenne 30 factures par mois.

Caisse régionale de Crédit Agricole Mutuel de la Martinique et de la Guyane, société coopérative à capital variable, agréée en tant qu'établissement de crédit - Siège social situé 21 Rue Case Nègre - Place d'Armes 97232 LA MENTIN RCS Fort de France 313 976 383. Société de courtage d'assurance immatriculée au Registre des Intermédiaires d'Assurances sous le numéro 07 024 140.

L'ÉDITORIAL

DE PHILIPPE PIED

TRANSFORMER PLUTÔT QUE SUBIR



POUR JOINDRE LA RÉDACTION :

ANTILLA, 7 Rue Paul Gauguin

97232 Le Lamentin, Martinique

Tél.: 0696 73 26 26 / 0596 75 48 68

Email : philippe@antilla-martinique.com

CPPAP D 86520

ISSN 0757555

DIRECTION/RÉDACTION

Directeur de la publication :

Philippe PIED : 0696 73 26 26

Directeur de la rédaction :

Henri Pied : 0596 75.48.68

Rédaction :

Henri Pied, Gérard Dorwling-Carter,

Philippe Pied, Laurianne Nomel,

Nathalie Laulé, Morgan Gunot,

Roland Dorival, Judes Duranty,

Nicolas Manceau

Conception - Marketing - Publicité :

ANTILLA - Tél.0696 73 26 26

philippeped@gmail.com

Impression :

Toniprint Imprimerie

ATTENTION :

Les documents, manuscrits ou non, restent
la propriété de la rédaction.

BUREAUX :

60 Jambette-Beauséjour

97200 Fort-de-France

SITE INTERNET :

www.antilla-martinique.com

Ce numéro d'Antilla raconte, à travers des sujets différents, une même histoire, celle d'une Martinique qui ne veut plus seulement subir, mais transformer ses contraintes en ressources.

Au Marigot, **Cynthia Yerro** défend une politique qui commence par l'essentiel, le lien humain, l'écoute, la solidarité et la valorisation des talents. Dans une commune confrontée au vieillissement, au départ des jeunes, à la fragilité des équipements et à des moyens limités, la nouvelle maire rappelle que le développement ne se résume pas aux budgets. Il repose aussi sur la capacité d'une population à agir ensemble et à retrouver confiance en elle.

Cette volonté traverse notre dossier consacré aux **sargasses**. Depuis quinze ans, elles empoisonnent les côtes, menacent la santé des riverains et fragilisent l'économie. Pourtant, la Martinique n'est plus totalement démunie. Barrages, collecte en mer, surveillance, coopération régionale, projets scientifiques et industriels commencent à dessiner une stratégie. **Holdex** dispose déjà d'un outil capable de traiter d'importants volumes. **Sargatrack** organise l'information.

Le programme **Sarsea** structure la recherche caribéenne. Et le **GIP Sargasses** veille et agit comme il peut. Mais entre la volonté affichée et le passage à l'échelle, les lenteurs administratives, les risques sanitaires et l'insuffisance des financements demeurent.

Transformer n'est jamais simple. **Neisson** aura mis dix ans à faire de la canne et des fruits de son domaine une gamme cosmétique.

Les professionnels réunis au sein de **Rodéo !** choisissent de mutualiser leurs talents pour inventer un autre modèle de communication. À la **Fondation Clément**, les artistes donnent une présence aux travailleurs, aux visages et aux sensibilités que l'on regarde trop peu.

De la commune à l'entreprise, de l'environnement à la culture, un même message se dégage : nos richesses existent déjà. Elles se trouvent dans nos terres, nos savoir-faire, notre créativité et notre capacité à coopérer. Encore faut-il les voir, les organiser et leur donner les moyens de devenir une véritable force collective. ■

Bonne lecture et bonnes vacances !

Lantou Matinik békàn



BEL POVEB KRÉYOL :

« *Ou pa ka chaché bef avan
ou ni kod-la* »

Not pou konprann

■ **Patrick Norescal**, le président du Comité régional cycliste.

■ **Damien Urcel** de l'équipe de la Guadeloupe

■ **L'ASSAUPAMAR**, association écologisteayè.

*Patrik pa fè eskal magré i té ka swété an siklis Matinik té genyen omwen ann etap, mé i ké ni pou atann lanné pwochenn. *Damien ich sel, pa koté la Gwadeloup konté asou an bon étjip. Mé lanné-tala an suis, Nils Brun, krazé kous-la dépi okoumans jik alafen. Asiparé kom ki diré sé té prèmié mayo jòn-li. Mé i bien pòté'y, magré pliziè atak.

14 juiyé

Sé pa té lafet pou étjip foutbol Lafrans, pas Lespay asiz anlè yo, opozé yo alé an final Lakou dimond Foutbol. Anlo moun ped lajan yo pas yo té payé gwo konsa lajan asou sé jwè Lafrans-lan. Mé foutbol dit lè sé arbit-la souflé lafen ou ka sav si ou ped oben genyen. Si ni anlo manmay té kontan défilé « Champs Élisés » pou sé sipòté Lafrans-lan, sé té anlot chanté.

Lapousiè siel

Dépi koumansman simenn-lan, siel Matinik plen épi lapousiè i té ké sòti Sahara. Mé es sé pa ladjè pabò Liran, épi lo bonn-lan, tout lapousiè tala pa ka sikilé ek ka salopé lè a. Moun linò atlantik ja ni lodè sargas ka dépotjolé-yo, menmsi yonndé trapé an ti-wouspel dan an lotel pou kom espiré.

La DEAL twouvé an frijidè épi passé 500 tet sèpan dan an konjlatè. Sé té pou fè kisa ?

Laso pa ma* vréyé laso'y anlè sa pou rivé sav poutji ni tousa tet sèpan.

Es sé an tjenbwa ?

Es sé pou fè an vaksen ?

Si zot ni an kamo anlè sa fè di mwen !

Jid ■

AU DÉPART DE FORT-DE-FRANCE ENVOLEZ-VOUS VERS LE MONDE VIA PARIS-CHARLES DE GAULLE



MEMBRE DE
L'ALLIANCE
SKYTEAM

POUR CONTINUER À VOYAGER DEMAIN, RÉPENSONS
DÈS MAINTENANT NOTRE FAÇON DE NOUS DÉPLACER.



Carburant plus durable, nouveaux avions moins polluants, éco-pilotage
sur tous nos vols, retrouvez tous nos engagements sur airfranceact.airfrance.com

Société Air France - SA au capital de 126 749 775 € - 420 895 718 - RCS Bobigny - 45, rue de Paris, 93577 Roissy-CDG Cedex

AIRFRANCE

S'ENVOLER EN TOUTE ÉLÉGANCE



BEL POVEB KRÉYOL :

« *Sa zié pa wè, tjè pa fè mal* »

Not pou konprann

■ **Anicia Berton** militant et présidente de Nasyon Matinik est décédée, l'ASSAUPAMAR de nombreux militant écologiste lui ont rendu hommage.

■ **Berthe Louisy** secrétaire de Alliance Police réclame plus de moyens pour la Police.

Anbians kouchal

Pa koté Lotel Labatèliè Chelchè, sé an désolasyon pou wè lamanniè sé chanm-lan défidjiré ek dépotjolé. Ou sé jirédi sé jou-tala nou pa koté Gaza oben Liran. Yonndé eskwatè oben si zot lé parazit pofité alé dòmi la pou ayen.

Anisia tonbé

Pou l'ASSAUPAMAR sé anlot désolasyon lè yo aprann Anisia* ped souf, maladi gaté vayan. Présidant NASYON MATINIK ped konba'y douvan brital krab-la ki ba'y dé kout mòdan. Militant-tala goumen jik o dènié souf kont lenjistis asou tè Matinik. Kisiswa kont Klowdékon oben sargas, i toujou lèvé drapo wouj, ver nwè militant solid-li, mé Matinik ka ped an konbatant djok. Es konba'y-la ké bout ? Lè nou sav jik atjelman Léta kasé bwa an zorey-li, i soud asou zafè pwézonaj tè a. L'ASSAUPAMAR pa ka bliyé militant solid-tala.

Mercury Beach

Pa koté Andalé, sé pa ni lanmè, ni kiri épi ni béach, mé an non anglé Mercury Beach, pa selman pou gran bibich mé pou an tjolé jénes, ké anni sanblè kon mouch asou kakabef tou fré. Lanmè a ké plen épi djetiski, gwo bato, bel mayo-ben, fisel épi kisasayésa. Sa ka fet jik avan dépaw Touw Yol dimanch, tout vakansié ka pété'y monté dan lisid.

Kout fizi

Moun ka rété Tèsenvil viré tann bri fizi ankò an tet-yo. An jennjan viré ped ta'y la, magré yo mennen'y vitman Lamèna. Polisié ka mandé monyen pou tjébé vakabon. Moun ka mandé plis sivéyans, mé anlo ka santi kartié-a bandonnen. Anlo moun bien manfoupamal, la té ké ni anlo étranjé. Lwizi* toujou ka vréyé labou pou di Léta pa ka fè travay-li. Tout moun ka espéré Touw Yol-la dimanch pou kom bliyé lo violans-tala.

Mé es lè nou ké détounen zié-nou sa ké dit ?

Si zot sav fè di mwen

Jid ■

ROCKET
Since 1952

SE ROCKET NOU LE !

**OFFRE
SPECIALE !**



REPRISE DE VOTRE BATTERIE USAGÉE

DUCOS
ZI de Champigny
0596 56 00 31

LE FRANÇOIS
Z.I de Trianon
0596 56 40 04

SAINTE-MARIE
Quartier Union
0596 54 85 15

LE MARIN
Z.A Artimer
0596 74 93 59

ROSETTE

**TÉLÉCHARGEZ
L'APPLICATION
MON E.LECLERC,
VOTRE ASSISTANT
PERSONNEL DE COURSES.**

- Votre carte E.Leclerc dématérialisée
- Tous vos bons de réduction
- Tous vos catalogues
- Votre liste de courses à partager



APPLICATION MON E.LECLERC

Votre assistant personnel de courses.



CYNTHIA YERRO :

« L'atout majeur du Marigot, c'est cet art de vivre comme on ne le voit nulle part ailleurs »

La discrète commune du Marigot s'est distinguée il y a quelques mois en élisant sa première femme maire, Cynthia Yerro. La commune du nord Atlantique a pris un nouveau cap, celui de se redécouvrir et du mieux vivre ensemble.

Cynthia Yerro en a fait son cheval de bataille : le bien-être de ses administrés. Un état d'esprit qui selon l'édile rayonnera dans toute l'île.

Découverte d'une ville de 3000 habitants qui se targue d'une chaleureuse authenticité.

Vous espérez retrouver un dynamisme de la commune, comment ?

Oui, j'espère que l'engouement qui a été pendant la campagne électorale va perdurer dans les mois, les semaines, les années à venir. De sorte qu'on puisse retrouver de l'attractivité sur la commune du Marigot, à la fois pour que les Martiniquais réapprennent à découvrir cette commune du nord-Atlantique. Mais pourquoi les margotins eux-mêmes aussi redécouvrent leurs terres et apprennent à l'apprécier davantage. Même si je sais qu'ils l'aiment déjà beaucoup, mais on a tendance à se dire que dans une petite commune où il y a peu de choses à développer etc. alors que on a un territoire qui est plein de richesse.

Comment comptez-vous mettre en valeur ce territoire ?

Déjà ça commence dans les petites choses, c'est retrouver un bien vivre pour les habitants, mieux vivre ensemble aussi et qu'on réapprenne à se connaître nous-mêmes. Je suis convaincue que lorsqu'on se connaîtra à nous-mêmes, on sera en mesure d'aller valoriser, de mettre nos

compétences au service du développement de notre commune et permettre de faire rayonner ce territoire de telle sorte qu'il soit mieux apprécié par les autres. Mais ça commence déjà par nous-mêmes, par les relations que nous établissons entre les élus et les administrés, entre les élus et les agents municipaux, entre les agents municipaux eux-mêmes, entre les différents services. Nous avons commencé ce travail en réunissant l'ensemble des agents pour leur parler des perspectives d'évolution et de développement dans le territoire. Et puis leur exposer aussi notre vision politique. J'ai l'intention de commencer une session d'entretiens individuels avec chaque agent de la collectivité, de telle sorte à prendre le pouls et de leur part de ma volonté de faire changer les choses dans certains services, les écouter et prendre en compte leur volonté de telle sorte qu'on puisse améliorer aussi la qualité du service public conduit à la population. Et puis de fil en aiguille, ce sera développer les rencontres dans les quartiers afin qu'on puisse plus souvent entendre la population

et que on puisse valoriser aussi les personnes qui agissent déjà au sein des quartiers. Il y en a, par exemple, des personnes qui s'unissent tous les mois pour nettoyer leur quartier. Il s'agit de valoriser les initiatives citoyennes, valoriser aussi les talents dans les quartiers, on a beaucoup de personnes qui font de l'artisanat. Des fois des personnes qui sont éloignées de l'emploi et qui pour autant ont des talents, peut-être les accompagner aussi à valoriser leur savoir-faire. Valoriser aussi le patrimoine culturel du Marigot parce qu'on a beaucoup d'artistes aussi qu'il faudra mettre en avant. Valoriser aussi le territoire quand je dis le territoire ça passe par nos rivières, par la mer, par nos sources, et c'est pour ça que j'ai fait leur choix assumé d'avoir un conseiller délégué à la gestion des rivières aux sources littorales, mer et sargasses. Nous avons un projet actuellement qui est sur la valorisation d'un parcours touristique. Nous avons des monuments. Le Marigot a une histoire qui est peu connue, qui est l'histoire sucrière. Il y aura un circuit pour valoriser ces différents sites qui font le Marigot.



« Revenir aux valeurs du vivre-ensemble »





“...je suis convaincue que si on se sent bien déjà en soi, on ne peut qu’être un plus pour nos voisins”

Vous parlez de tourisme, quels sont les atouts du Marigot?

L’atout majeur de la commune, c’est cet art de vivre comme on ne le voit nulle part ailleurs. Vous arrivez au Marigot, vous vous sentez chez vous. Les personnes sont accueillantes, chaleureuses. Vous mangez bien en général, vous arrivez à profiter d’un bon moment comme si vous étiez à la maison, quel que soit l’endroit d’où vous venez. Donc c’est surtout cultiver cet art de vivre et permettre aux personnes d’être épanouies, quelle que soit la zone où ils se trouvent et que chaque Marigotin chaque Marigotine trouve déjà son épanouissement et qu’ensuite il en fasse profiter aux personnes de passage.

Vous évoquez l’épanouissement individuel et collectif, cet objectif n’est-il pas ambitieux ?

C’est très philosophique, mais je suis convaincue que si on se sent bien déjà en soi, on ne peut qu’être un plus pour nos voisins. Si je me sens bien chez moi, je ne vais pas chercher de problème avec mon voisin, bien au contraire, nous allons faire en sorte d’évoluer ensemble. En tout cas c’est la dynamique que nous voulons impulser. C’est cet exemple que nous voulons don-



ner et c’est comme ça qu’on a commencé déjà dès notre campagne. Nous avons bâti notre campagne autour d’un slogan qui était Tout moun sé moun parce que nous considérons que chacun a sa place dans cette société. Chacun a son rôle à jouer. Il faut qu’on revienne aux valeurs de solidarité et de vivre ensemble comme on a toujours connu et c’est ce qui fait notre force. Et c’est ce qui va nous sauver aussi dans les temps qui viennent. Sans vouloir être défaitiste, nous sommes quand même conscients qu’il y a une situation géopolitique particulière et que le Marigot, c’est la Martinique.

La Martinique est dans le monde et par conséquent, les temps deviendront forcément durs. Il faudra qu’on apprenne à mieux vivre ensemble et les premières bases, c’est dès aujourd’hui qu’il faut les poser.

Vous faites face, comme tous les maires de la Martinique, au vieillissement et à la diminution de la population. Comment comptez-vous faire avec ces deux handicaps ?

Je regardais des vidéos sur les réseaux sociaux de la foire de Paris.

On avait tous ces groupes des groupes à pied et des groupes d’un folklorique. J’ai vu le nombre de jeunes Antillais, le nombre de jeunes martiniquais que je connais, qui se retrouvent à s’épanouir dans ces groupes an lot bo a. J’ai eu un pincement au cœur. J’étais très fière de les voir évoluer, mais je me suis dit elle est là la jeunesse Martiniquaise, elle est là la jeunesse marigotine qu’on a perdue. Il faut qu’on arrive à leur donner envie d’un retour et à leur donner leur place aussi au pays. Ça veut dire qu’il faut déjà commencer à bien s’occuper de ceux qui sont là qui sont encore là parce que nous avons des jeunes au Marigot. Donc s’occuper d’eux de telle sorte qu’ils n’aient pas envie de partir trop loin ni trop longtemps. Et puis c’est vrai que nous avons une population vieillissante, il faut vraiment trouver les moyens de mieux accompagner cette population. Nous avons fait un choix assumé lors des votes des budgets qui était d’augmenter la part de dotation prévue pour accompagner la population, parce que nous avions un CCAS qui était vraiment mal doté avec



« ...Nous avons fait un choix assumé lors des votes des budgets qui était d’augmenter la part de dotation prévue pour accompagner la population »



FONDATION CLÉMENT

17.07 - 06.09.2026

MARCHÉ D'ART

EXPOSITION COLLECTIVE

Habitation Clément
Le François - Martinique
Ouvert tous les jours
de 9h à 18h30

www.fondation-clement.org
ACCÈS GRATUIT

Raphaëlle Hayot - Granjou, 2026 (détail)
Conception graphique : Yvana'Arts - Photographie : R. Charlotte

seulement 4000 € pour les aides à la population sur une population de 2900 habitants. Nous avons fait le choix donc de sacrifier d'autres budgets pour mieux doter notre CCAS. Ce n'est pas suffisant par rapport à la configuration de cette population, mais c'est déjà c'est déjà mieux que rien et nous allons faire en sorte de multiplier les actions à l'encontre des personnes âgées, et surtout s'appuyer sur la solidarité. Aujourd'hui, nous avons un certain nombre de personnes qui frappent aux portes de la mairie à nous dire qu'ils sont prêts à mettre du temps à disposition de la commune et d'accompagner pour des actions. Donc nous allons aussi jouer la carte de la solidarité et d'initiatives citoyennes.

Le Marigot abrite le siège de Cap Nord. Cela permet-il de mettre en avant la commune ?

Non. Il n'y a pas eu suffisamment d'actions portées par Cap Nord au sein de la ville. Est-ce que est-ce que c'était dû à un manque de réponse à appel à projet, un manque d'initiative de l'équipe sortante ? Je ne saurais pas dire. Maintenant c'est vrai que nous avons à cœur de retrouver un meilleur accompagnement de la collectivité. Il faut rappeler que la naissance même des ancêtres de Cap Nord ont été c'est faite au Marigot, c'est-à-dire que avant Cap, on avait la CNNM et avant le SIATNO puis SIMAVO sous l'impulsion de l'ancien maire Michel Renard dans l'objectif justement d'accompagner de mieux accompagner les petites territoires du Nord de telle sorte qu'on puisse avoir un développement harmonieux. Et aujourd'hui c'est vrai qu'on a perdu en terme



« ...Il nous appartiendra donc d'être plus attentifs et plus combatifs aussi dans les années qui viennent pour que nos projets soient mieux valorisés et accompagnés par Cap Nord. »

de qualité d'accompagnement en tout cas de la communauté d'agglomération. Il nous appartiendra donc d'être plus attentifs et plus combatifs aussi dans les années qui viennent pour que nos projets soient mieux valorisés et accompagnés par cet EPCI.

Et ces projets, quels sont-ils ?

Nous avons un certain nombre de projets, nous étions la seule équipe pendant la campagne à porter un projet clair sur huit axes majeurs ce que nous avons identifié comme des urgences pour le territoire. Maintenant, il faut sa-

voir qu'on fait face à des contraintes qu'on ne maîtrise pas toujours en amont de la campagne qui sont notamment les contraintes budgétaires. Nous avons voté un budget en 2026 en équilibre, mais sur le fil parce que il y a eu des choix qui ont été faits avant notre arrivée que nous sommes obligés aujourd'hui d'assumer. Il y a eu des travaux qui ont été engagés par l'ancienne équipe qui n'avait pas été payés et qui sont aujourd'hui portés un autre budget primitif de 2026. Donc nous sommes obligés de composer avec. Ce ne sera qu'à l'horizon 2027 que nous pourrons véritablement développer des projets structurants. Néanmoins, nous aurons la possibilité de bénéficier du soutien de nombreux citoyens et citoyennes qui nous permettront de développer des actions sans argent. On a souvent tendance à tout ramener aux finances. Lorsqu'on parle uniquement d'argent, ça veut dire qu'on renie un peu l'essence de qui nous sommes dans nos communes. Il y a beaucoup de familles qui ont élevé leurs enfants sans argent et ça ne les a pas empêchés de devenir des personnes épanouies et intégrées dans cette société. Il y a un nombre de choses que nous pouvons faire avec peu de moyens.



Quelles sont vos priorités ?

Il y a un accent particulier à apporter sur la question du sport. Notamment la pratique sportive pour les jeunes, mais aussi pour les moins jeunes, développer une dynamique de sport santé. Nous avons perdu en infrastructure sur le territoire : nous n'avons plus de stade, nous n'avons plus de gymnase, nous n'avons plus de parcours santé. Il faudra s'atteler à remettre sur pied ces équipements. Il y a une grosse problématique que nous avons découverte à notre arrivée qui est celle de l'école. Nous avons aujourd'hui quatre établissements scolaires sur trois sites, deux écoles élémentaires, deux écoles maternelles. Aucun n'est aux normes parasismiques. Nos enfants sont en danger, il faut le dire clairement. Mais ce qui pose surtout problème c'est que nous avons quatre établissements avec moins de 200 enfants. Il faut nécessairement pour la survie de la commune du Marigot, réétudier la carte scolaire et surtout prévoir une reconstruction dans les années qui viennent, soit d'une cité scolaire ou en tout cas d'un nouvel établissement de regroupement. C'est un projet qui n'était pas au programme, mais que nous nous sentons en tout cas contraints, obligés pour la sécurité des enfants. Sur la commune aujourd'hui nous n'avons aucun site qui permette d'accueillir de recueillir la population en cas de catastrophe naturelle en sécurité. Ce sont des projets sur lesquels nous avons déjà commencé à réfléchir, où nous allons rencontrer notamment l'AFD qui va nous accompagner sur les projets de cartes scolaires, notamment avec le plan antisismique. Ce sont des décisions qui auraient dû être



prises depuis un certain nombre d'années, comme nombre de sujets, il y a des situations qui ont traîné en longueur. Aujourd'hui, nous sommes à la fois peiné de la situation, mais surtout content de pouvoir mettre un terme à l'hémorragie. C'est-à-dire que nous ne sommes pas des super-héros, nous n'allons pas arriver avec des solutions à toutes les problématiques. Mais nous apportons un regard neuf avec mon équipe.

Quels sont vos projets pour la dynamisation du centre-bourg ?

Comparé à d'autres communes, on n'a pas trop à se plaindre. On a quand même deux médecins généralistes de dentistes, on a un kiné, on a beaucoup d'infirmières libérales. On a deux coiffeurs. On a un libre-service, des maraîchers qui sont là de temps en temps. On a quand même pas mal de choses, mais il faut redynamiser ce tissu économique, voir comment on peut rassembler tous ces commerçants, tous ces intervenants du monde économique en association qui puissent aussi mutualiser les moyens.

« Il faut qu'on sorte des guerres de générations »

Quels sont les autres défis qui attendent la commune ?

Par exemple, nous avons un gros défi, c'est en termes de communication à la fois sur les réseaux sociaux qui nous offrent des moyens de communiquer gratuitement qu'on n'exploite pas aujourd'hui. En tout cas pas de manière efficiente. Et nous n'avons pas de site Internet donc il y a aussi des perspectives à développer. Nous envisageons d'ailleurs peut-être pour la rentrée prochaine, si nos capacités financières le permettent d'embaucher sur la communication parce que c'est un point d'entrée aussi pour la valorisation du territoire.

Vous êtes une femme, vous êtes jeune. Vous détonnez dans le paysage politique. Est-ce que vous pensez que ça peut vous servir ou vous desservir dans vos actions futures en tant que maire ?

J'ai un peu de mal avec le fait qu'on mette en avant que je sois une femme ou que je sois jeune. Je considère que pour construire un projet politique et pour le porter, il faut à la fois des femmes et des hommes, des jeunes et des moins jeunes, c'est-à-dire qu'il faut qu'on sorte

des guerres de génération pour construire ensemble un vrai projet. Maintenant il ne faut pas nier qu'il y a une réalité qui fait que, c'est souvent les hommes qui ont qui ont accédé à des postes à responsabilité en termes politiques. Il faudra être plus vigilante. En tant que femmes, ça nous demande plus d'efforts pour démontrer nos capacités dans un monde très machiste. Je prends un exemple, j'étais suppléante du député Nadeau, que j'ai eu à représenter par le passé dans certaines rencontres et c'est déjà arrivé que parce que je suis une femme, parce que je suis jeune, les personnes se permettent de s'adresser à moi d'une certaine manière qu'ils n'auraient pas fait avec monsieur Nadeau ou avec un homme tout court. Nous sommes dans une société patriarcale, mais très matrifocale où c'est plutôt les femmes qui gèrent souvent le foyer donc ça démontre bien c'est que nous avons cette capacité.

Vous êtes affiliée à Péyi A, comment cette filiation va se retrouver dans la politique communale ?

Alors je suis membre de Péyi A depuis 2021, j'ai eu l'occasion de mener plusieurs campagnes à leurs côtés notamment la campagne pour les élections territoriales, sénatoriales et également. Ces successions d'échéances électorales, nous a invités chaque fois à nous replonger aussi dans les valeurs qui définissent notre action au sein du parti. Et c'est ce qui va aujourd'hui compter, je vais dire dans notre politique locale. Déjà c'est une valeur forte pour nous qui le communalisme, qui veut qu'en politique on implique davantage les citoyens qu'on donne plus la parole au marigotin et au

marigotine, qu'ils puissent être des acteurs, des décisions majeures de la commune, qu'on puisse entendre leur voix sur les projets qui sont de nature à transformer l'image de la commune. C'est en ce sens qu'il faut aussi cultiver une forme de transparence parce que pour que les décisions soient prises de manière éclairée, il faut qu'on apporte l'information correctement à cette population. Il y a aussi des valeurs sur la réduction des dépendances, notamment qui nous conduisent à s'orienter vers une meilleure appréciation de l'agriculture, une meilleure appréciation des transitions énergétiques également. Nous avons le projet de doter tous les établissements communaux de réserves d'eau pluviale qui pourrait nous être utiles en cas de sécheresse et qui nous permettrait aussi de réduire notre consommation tout simplement en eau potable. Nous avons aussi le projet d'envisager l'installation de panneaux solaires sur les bâtiments de notre commune parce qu'il y a une nécessité aussi de réduire notre dépendance à l'énergie fossile. Il y a la lutte contre le validisme également. Il s'agit de considérer que les personnes handicapées ne sont pas considérées. C'est-à-dire qu'on considère que tout le monde est valide, donc on ne leur aménage pas l'espace. C'est important pour nous. Il faut que chacun trouve sa place dans sa société et se sente vu, regardé et accompagné.



SARGASSES :

« On a eu le sentiment d'être laissé pour compte »

Est-ce que vous pensez que vous êtes laissés de côté au Marigot quant à la gestion des sargasses ?

Oui. On a eu le sentiment d'être laissé pour compte, mais nous constatons surtout qu'il y a eu une sorte d'inertie sur l'équipe précédente mais c'est comme si on avait accepté notre sort comme une fatalité. Alors qu'il faut aller entre guillemets à l'affrontement ou en tout cas regarder le problème en face. Nous avons déjà concerté différents opérateurs, notamment Cap-Nord, le GLP sargasses. Nous devons intervenir, sauf que le phénomène est très aléatoire, donc finalement les sargasses se sont retirées donc on n'a pas eu à intervenir. Là on fait face à une nouvelle invasion. Mais nous avons pris le problème à bras le corps donc nous travaillons de concert avec la sous-préfecture de Trinité. Le sous-préfet du marin et également la préfecture. La situation du Marigot est particulière. Elle n'a rien à voir ni avec le Robert, ni le François, ni le Vauclin qui ont des baies où on peut disposer des barrages. Aujourd'hui au Marigot, nous avons une courantologie due à notre proximité avec l'océan Atlantique qui fait qu'on ne peut pas poser des barrages ou en tout cas pas comme sur ces autres communes que j'ai citées. Il faut trouver des solutions expérimentales propres au Marigot. Nous allons pouvoir tester des solutions qui permettront de pallier la problématique dans l'urgence pour la saison 2026 mais surtout poser les bases d'installations pérennes qui vont solutionner la problématique dans les années à venir. Il faut savoir aussi que le Marigot n'a pas de zone de stockage accessible pour les sargasses. Nous dépendons



des autres communes voisines qui acceptent de bien vouloir recevoir nos déchets puisqu'une fois qu'elles sont sorties de l'eau, ça devient un déchet avec une gestion très problématique. Je mets un point d'honneur à ce qu'on ne les stocke pas dans n'importe quelle condition. Parce qu'il ne faut pas que les

choix d'aujourd'hui soient les problèmes des générations à venir. Je ne voudrais pas qu'on stocke les sargasses à même le sol aujourd'hui et que dans 10, 20 ans, on se retrouve avec des nappes phréatiques polluées à l'arsenic et autre métaux. Il faut qu'on développe des solu-

tions propres à chez nous mais qui nous permettent de limiter la casse, même si nous n'avons pas encore de visibilité sur les effets nocifs de ces algues lorsqu'elles sont à terre, mais il nous faut véritablement en tout cas faire de notre mieux pour que les générations à venir n'héritent pas de situations catastrophiques.

Quel est votre parcours au Marigot ?

Je suis née à la maternité de Trinité, une maternité qu'on a perdue entre-temps. Il faut d'ailleurs qu'entre maires, on arrive à se mobiliser, kolé zépol comme on dit pour retrouver cet outil important pour les territoires nord. J'ai grandi au Marigot, j'ai fait mes classes à l'école de Dominante, collège du Marigot avant de partir pour le lycée. Au lycée, j'ai étudié donc le génie civil. C'était déjà un peu commun comme parcours pour l'époque pour une jeune femme. Je me suis spécialisée dans l'économie dans la construction. J'exerce la profession de chargée d'affaires depuis douze années.

Rodéo!

Qu'attendez-vous pour entrer dans *l'arène*!

Rodéo est la **première coopérative créative martiniquaise**, alliance de **15 experts en communication**.

Rodéo accompagne les entreprises et les institutions sur la conception et le déploiement de **stratégies de communication**

Conseil en communication, digital, éditorial ... découvrez nos secoursses sur www.agencerodéo.fr



Et comment vous est venue la fibre militante ?

Je pense que ça vient un peu des valeurs familiales. J'ai surtout du côté de mon père, beaucoup entendu parler de la politique, très jeune, sans pour autant imaginer que moi je serais une actrice de la vie politique de ma commune et de mon pays. Mais on a aussi en parallèle à la fois du côté de mon père et de ma mère. Ces personnes qui sont comme des boute-en-train toujours à aider les autres, toujours dans la solidarité. Donc, mon action politique, c'est surtout une suite logique à mon engagement citoyen parce que très tôt j'ai été initiée au bénévolat et à la vie associative. J'ai eu l'occasion de mettre en place plusieurs actions caritatives à l'endroit des personnes sans-abri, des personnes âgées, des personnes isolées. Et il est venu un moment où je me suis dit que on peut plus simplement critiquer, il faut aussi mettre le pied à l'étrier et voir comment on apporte sa pierre à l'édifice. En 2020, j'ai fait la connaissance du parti politique Péyi A et en 2021, j'ai accepté, j'ai décidé de m'engager.

C'est un parcours fulgurant de s'engager dans la politique en 2021 et cinq ans après être maire.

Je n'imaginais pas une minute que je serais suppléante d'un député, ensuite de ma commune. Mais il faut dire qu'o se fait rattraper par notre niveau d'engagement.

Moi je suis quelqu'un qui donne beaucoup, qui suis très volontaire et surtout très engagé. Mes pairs ont reconnu cette qualité en moi et c'est d'ailleurs eux qui m'ont encouragé à m'engager dans l'aventure municipale.



« Le Marigot ne retrouvera son dynamisme que si chaque habitant retrouve sa place, valorise ses talents et participe pleinement au développement de la commune. »

Que diriez-vous à la jeunesse ?

Il faut que les jeunes femmes, si elles ont encore besoin de cet encouragement, sachent que toutes les portes leur sont ouvertes.

Et même lorsqu'elles ne sont pas ouvertes qu'elles n'ont qu'à pousser parce qu'elles ont elles la capacité de faire beaucoup plus de choses que ce qu'on leur accorde aujourd'hui. Elles sont capables de beaucoup plus grand. Et puis aussi inviter tout un chacun à changer leur

regard sur eux-mêmes et sur le monde qui les entoure Voilà. À savoir qu'il y a des choses qui nous dépassent tout simplement qui sont plus grandes que nous et que nous avons une cause commune à défendre. Il nous faut suffisamment d'humilité pour y travailler ensemble. Et quand je parle de cause commune, je parle de l'évolution de notre pays Martinique. ■

*Propos recueillis
par Laurianne Nomel*





SARGASSES

De fléau caribéen à ressource potentielle, la Martinique cherche sa voie

Depuis plus d'une décennie, les échouements massifs de sargasses empoisonnent le quotidien des habitants des Antilles. Odeurs suffocantes, plages dévastées, impacts sanitaires et économiques : le phénomène s'est installé dans la durée. Face à ce défi, la Martinique veut agir. Entre collecte en mer, barrages flottants et projets de valorisation industrielle, l'île fait figure de pionnière dans la Caraïbe. Reste à franchir le pas décisif : transformer ces algues envahissantes en véritable ressource.



Quinze ans que les sargasses s'échouent sur les côtes martiniquaises. Quinze ans de galères pour les pêcheurs, les riverains, les élus. Et pourtant, quelque chose a changé. Là où l'on subissait, on commence à organiser. Là où l'on improvisait, on structure. La Martinique est aujourd'hui reconnue comme l'un des territoires les plus avancés de la Caraïbe dans la gestion de ce phénomène : 15 kilomètres de barrages flottants déployés, une collecte en mer opérationnelle depuis mars 2025, un GIP dédié créé fin 2023 pour coordonner l'ensemble du dispositif.

Mais gérer les sargasses ne suffit plus. La vraie question, celle qui mobilise chercheurs, entrepreneurs et institutions, est désormais celle de la valorisation. Peut-on transformer ces algues brunes en fertilisants, en matériaux de construction, en biogaz, en bioplastiques ou en cosmétiques ? Les pistes ne manquent pas. Les porteurs de projets non plus. Certaines entreprises martiniquaises, comme Holdex Environnement, sont même prêtes industriellement, avec des capacités de traitement atteignant 25 000 tonnes d'algues par an. Des plateformes collaboratives comme Sargatrack s'attellent à cartographier les échouements en temps réel pour mieux coordonner la collecte. Et à l'échelle régionale, le programme européen Sarsea, doté de 8 millions d'euros sur quatre ans, finance la recherche et accompagne les territoires caribéens vers des solutions durables.

Le chemin reste semé d'embûches. La composition chimique des sargasses (métaux lourds, arsenic, résidus de chlordécone) impose des traitements rigoureux avant toute utilisation. La réglementation française est l'une des plus exigeantes au monde. L'irrégularité des échouements complique les modèles économiques. Et les financements publics peinent encore à suivre l'ambition affichée.

■ GIP SARGASSES MARTINIQUE :

« On a la stratégie, mais pas encore les moyens à la hauteur »

Frédéric Voyer dirige le GIP Sargasses Martinique depuis sa création fin 2023. Barrages en mer, collecte au large, valorisation en chantier : il dresse un bilan lucide d'une structure qui monte en puissance, sans cacher les contraintes budgétaires et les défis scientifiques qui freinent encore le traitement durable de cette algue invasive.

Le GIP Sargasses est entré en phase opérationnelle en septembre 2024. Quel bilan tirez-vous de ces premiers mois ?

On est parti de zéro. Il a fallu tout monter administrativement, juridiquement, logistiquement. J'étais seul pendant un an à jongler entre toutes ces tâches. Mais le GIP est maintenant bien déployé. On a lancé le marché de collecte en mer depuis le 1er mars, et nos premiers barrages voient le jour : trois structures achevées ou en voie de l'être, dont deux à Pointe Lynch au Robert et un à Château Paille au Vauclin. Quatre autres suivront d'ici deux mois.

C'est un bilan encourageant, mais ce n'est que le début.



Quels sont vos moyens financiers ?

En 2024, nous avons 1 million d'euros. En 2025, 2 millions. En 2026, nous atteignons 4 millions mais pour tout faire : la collecte en mer, les barrages, les études environnementales. La collecte seule nous coûte 1 million par an, et nous avons investi environ 1 million en travaux de barrages sur 2025-2026. Il reste donc très peu pour aller plus loin. On ne peut construire que le nombre de barrages que les financements permettent. Nous faisons aussi du lobbying auprès des parlementaires et de l'État pour obtenir davantage de moyens. Le GIP est un

outil : sans ressources, il ne peut pas performer.

Le GIP va passer sous la présidence du préfet à partir de novembre 2026. Qu'est-ce que cela va changer ?

Pas grand-chose dans le fond. Le préfet présidera l'assemblée générale et le conseil d'administration, mais les décisions continueront d'être prises au vote des membres. Il est déjà très impliqué, c'est mon interlocuteur principal côté État. Ce changement de gouvernance ne modifie pas la façon dont on fonctionne au quotidien.

La Martinique est-elle plutôt bien lotie face aux sargasses par rapport aux autres îles de la Caraïbe ?

Oui, et c'est reconnu. Nous sommes la seule île équipée d'une collecte en mer et à disposer d'autant de kilomètres de barrages, 15 km à ce jour, contre 6 à 7 km pour la Guadeloupe, et zéro pour la plupart des autres îles. Des délégations viennent nous voir, notamment via l'OECD. Dans les îles anglophones, c'est souvent le secteur privé hôtelier qui gère les sargasses sur ses plages, car celles-ci sont privées. En France, toutes les plages sont publiques, donc c'est la puissance publique qui prend en charge.

Pourquoi est-il si difficile de valoriser les sargasses ?

Plusieurs raisons se cumulent. D'abord, la composition chimique : les sargasses contiennent des métaux lourds, notamment de l'arsenic en très forte concentration, et elles se chargent en chlordécone sur nos côtes contaminées. Toute filière de valorisation doit gérer ces éléments nocifs, ce qui implique une batterie de validations scien-

tifiques imposées par la réglementation française plus exigeante qu'au Mexique, par exemple, où des briques sont déjà fabriquées à partir de sargasses. Ensuite, l'irrégularité des échouements complique les modèles économiques : difficile de faire tourner une usine sans approvisionnement stable toute l'année. Enfin, nous sommes une île : contraintes foncières, dépendance aux importations, process industriels absents du territoire... tout se superpose.

Que fait-on concrètement des sargasses collectées aujourd'hui ?

Celles récupérées en mer via les barrages bloquants sont séchées 48 heures sur des barges, puis réimmergées à 20 km au large par 1 000 mètres de profondeur. Séchées, elles coulent et n'échouent plus. Celles collectées sur les plages sont stockées à terre, où elles sèchent et se transforment progressivement en sable. Une étude est en cours pour savoir si ce sable peut être réutilisé pour rechargement de plages. Mais tout cela est transitoire : dès que la valorisation sera opérationnelle, on stoppera la réimmersion et le stockage pour orienter directement les volumes vers les fi-

lières.

Quel est le calendrier pour cette valorisation ?

On espère avoir les premiers pilotes d'ici 2027-2028, pour tester les process in natura avant de déployer des installations à plus grande échelle. Il faut saluer le nombre croissant de porteurs de projets qui s'intéressent au sujet en Martinique, mais aussi à l'échelle caribéenne. C'est plutôt de bon augure. Mais il faut prendre le temps de bien faire, tout en sachant que l'urgence, elle, est là depuis quinze ans. ■

*Propos recueillis
par Laurianne Nomel*



Nous sommes la seule île équipée d'une collecte en mer et à disposer d'autant de kilomètres de barrages, 15 km à ce jour, contre 6 à 7 km pour la Guadeloupe, et zéro pour la plupart des autres îles.

■ SARGATRACK :

« Organiser le chaos des sargasses pour mieux protéger les habitants »

Ancien ingénieur et chef de projet dans le ferroviaire en Suisse, Samuel Fourmy a choisi de mettre ses compétences au service d'un défi majeur en Martinique : les échouements massifs de sargasses. Installé au Robert, il a créé Sargatrack, une plateforme collaborative qui centralise les signalements, les prévisions et les données scientifiques liées au phénomène. Son ambition : mieux informer les habitants, aider les institutions à agir et documenter les impacts environnementaux et sanitaires.



Comment est née l'idée de Sargatrack ?

Quand nous sommes arrivés en Martinique avec ma famille, nous voulions profiter pleinement de cette nouvelle vie. Mais nous avons découvert la réalité des sargasses. Les odeurs étaient très fortes et je me suis rapidement inquiété pour la santé de mes enfants. J'ai acheté un capteur d'hydrogène sulfuré (H₂S) et commencé à me renseigner. J'ai alors réalisé qu'il existait beaucoup d'informations dispersées, mais aucun outil centralisé et facile d'utilisation. Comme je viens du monde de la gestion de projet, j'ai cherché une solution. Ne la trouvant pas, j'ai décidé de la créer moi-même. Je développe depuis longtemps comme hobby, alors j'ai commencé à coder une application. Ce qui devait être un petit projet est devenu Sargatrack.

Quels sont les objectifs de l'application ?

Sargatrack repose sur trois piliers. Le premier est de créer une cartographie en temps réel des échouements de sargasses dans les Antilles françaises, avec une attention particulière portée à la Martinique. Nous regroupons des données aujourd'hui éparpillées entre Météo-France, Madinair, les réseaux sociaux ou les groupes de discussion. Les utilisateurs peuvent également effectuer des signalements directement depuis l'application. Le deuxième objectif est plus opérationnel. Il s'agit d'aider à mieux organiser les moyens de collecte. Au-delà du nombre de tonnes ramassées, l'enjeu est de savoir où intervenir en priorité et quels secteurs protéger. Il est important de pouvoir identifier les zones habitées les plus touchées et de coordonner les actions de manière plus effi-

cace. Enfin, le troisième objectif est scientifique. Nous voulons documenter l'impact des échouements sur les territoires : qualité de l'environnement, état de la végétation, présence éventuelle de polluants ou conséquences sanitaires. Ces données peuvent ensuite alimenter des études, des rapports ou des dossiers de financement.

UNE PLATEFORME COLLABORATIVE ET INTELLIGENTE

Comment fonctionne concrètement Sargatrack ?

L'application s'appuie sur deux types de données. D'un côté, des données satellites provenant notamment de Copernicus, de Sentinel ou de la NOAA permettent de visualiser les bancs de sargasses et d'établir des prévisions. De l'autre, les habitants participent directement en réalisant des signalements géolocalisés. Aujourd'hui, près de 900 utilisateurs ont créé un compte et plus de 16 000 visites ont été enregistrées. Nous avons également mis en place un système de modération communautaire. Si un signalement est erroné ou obsolète, les habitants peuvent le signaler. L'information est ainsi vérifiée collectivement. Une autre fonctionnalité permet désormais de trans-



...les habitants participent aussi directement en réalisant des signalements géolocalisés.

mettre directement un signalement aux organismes concernés : mairie, préfecture, ARS, ONF ou encore Madininair.

Votre expérience dans le ferroviaire influence-t-elle votre approche ?

Oui, énormément. En Suisse, je travaillais sur la planification de grands chantiers ferroviaires. Il fallait gérer des contraintes multiples et prendre des décisions dans des environnements très complexes. Les sargasses représentent aussi une forme de chaos. Mon approche consiste à structurer ce problème pour rendre l'action plus efficace. Je ne prétends pas révolutionner la lutte contre les sargasses, mais je pense qu'une meilleure organisation des données et des infor-

mations peut aider les décideurs comme les citoyens.

Quelles sont les prochaines étapes ?

Je continue à rencontrer des institutionnels, des entreprises et des professionnels du secteur afin de mieux comprendre les dispositifs existants. Mon objectif est de faire de Sargatrack un véritable trait d'union entre les habitants et les collectivités. Aujourd'hui, je finance seul le projet : les serveurs, le développement et la communication. Je suis en train de structurer l'activité en société afin de pouvoir solliciter des financements, notamment européens. Enfin, un point essentiel pour moi concerne la protection des données. Sargatrack ne revend aucune information. Seules les données nécessaires au fonctionnement du service sont utilisées, de manière anonymisée et sécurisée. La confiance des utilisateurs est indispensable pour construire un outil utile à tous. ■

*Propos recueillis
par Laurianne Nomel*



CUISINES
Soconi
pour la vie !

ÉLÉGANTES ET AU DESIGN REMARQUABLE,
DÉCOUVREZ NOS CUISINES DE QUALITÉ.

Décors bois authentiques, contrastes frappants,
ferrures solides, espaces de rangement généreux,
électroménager innovant et éclairage DEL économique ...
Réalisez vos rêves de cuisine !



+ 59
DE
ANS
Depuis 1967

PLACE D'ARMES • 97232 LE LAMENTIN • 05 96 51 11 84

Retrouvez-nous sur Facebook et Instagram **Socomi97**

Demandes de devis à :
socomi@socomi.mq

■ SARSEA :

Pour transformer une crise en opportunité

Depuis plus d'une décennie, les échouements massifs de sargasses bouleversent le quotidien des territoires caribéens. Au-delà des nuisances environnementales, sanitaires et économiques, une question revient régulièrement : peut-on transformer ces algues brunes en ressource ? C'est l'un des enjeux du projet Sarsea, lancé en 2025 avec le soutien de l'Agence française de développement et de l'Union européenne.

Doté d'un budget de 8 millions d'euros sur quatre ans, le programme « Sargassum Regional Strategies for Ecosystem-based Actions » ambitionne de mieux comprendre le phénomène tout en accompagnant les territoires vers des solutions durables de gestion et de valorisation. « Notre objectif est de limiter les impacts négatifs des échouements de sargasses sur les écosystèmes côtiers, les populations et l'économie », explique Anne-Laure François, cheffe de projet.

Une approche régionale

Le projet s'appuie sur trois grands axes. Le premier vise à renforcer la coopération entre les pays de la Caraïbe confrontés au phénomène. Le second accompagne la mise en place de plans d'action nationaux dans plusieurs États de la Caraïbe orientale, notamment Sainte-Lucie, la Dominique, Saint-Vincent-et-les-Grenadines et la Grenade. Le troisième volet est consacré à la recherche scientifique. Car malgré des années d'observation, de nombreuses zones d'ombre demeurent sur l'origine des sargasses, leur évolution et leurs impacts. « Nous produisons de la connaissance scientifique dans une logique d'aide à la décision publique », précise Virginie Clérima, chargée de valorisation scientifique au sein du projet.



Une expertise scientifique collective a ainsi été lancée avec l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Pendant deux ans, douze experts internationaux travaillent sur des thématiques aussi diverses que la santé humaine, l'économie, les écosystèmes côtiers ou encore les stratégies de gestion des échouements.

LA VALORISATION SUSCITE TOUJOURS AUTANT D'ESPOIRS

Parmi les pistes explorées, la valorisation des sargasses continue de susciter un intérêt important. Malgré les difficultés techniques rencontrées ces dernières années, les porteurs de projets restent nombreux. « Nous sommes régulièrement contactés par des entreprises

ou des particuliers qui proposent des solutions innovantes », souligne Loïza Rauzduel, responsable de la filière sargasses au sein de Sarsea.

Pour encourager ces initiatives, un appel à projets a été lancé afin de soutenir des expérimentations sur l'ensemble de la chaîne de valeur des sargasses. Les dossiers reçus sont en cours d'évaluation. L'objectif est de faire émerger des projets capables de transformer ce déchet envahissant en ressource économique tout en garantissant la sécurité sanitaire et environnementale des procédés utilisés.

Les possibilités de valorisation ne manquent pas. Les chercheurs et entrepreneurs travaillent notamment sur la fabrication de matériaux de construction, de fertilisants agricoles, de biostimulants, de biogaz, de bioplastiques ou encore de produits cosmétiques. Certaines expériences



Les possibilités de valorisation ne manquent pas. Les chercheurs et entrepreneurs travaillent notamment sur la fabrication de matériaux de construction, de fertilisants agricoles, de biostimulants, de biogaz, de bioplastiques ou encore de produits cosmétiques.

sont déjà menées dans plusieurs pays de la Caraïbe, notamment au Mexique et en République dominicaine. « Il existe des projets de construction utilisant les sargasses pour fabriquer des briques ou des matériaux destinés à l'habitat social », explique Anne-Laure François.

Mais ces initiatives soulèvent encore de nombreuses interrogations. « Nous ne disposons pas toujours du recul nécessaire pour connaître les effets à long terme de ces matériaux, notamment en matière de toxicité », rappelle-t-elle. Car la principale difficulté réside dans la composition même des sargasses. Les

algues absorbent au cours de leur parcours différents polluants, notamment des métaux lourds et parfois des résidus de pesticides. Toute valorisation nécessite donc des traitements préalables et des garanties sanitaires solides.

DES NORMES CONTRAIGNANTES MAIS PROTECTRICES

Dans les territoires français, ces exigences réglementaires ralentissent parfois le développement de certaines filières. Pour autant, les responsables de Sarsea ne considèrent pas les normes comme un frein inutile. « Elles nous pro-



tègent », estime Loïza Rauzduel. « Les sargasses contiennent effectivement des substances qui peuvent avoir des impacts sur la santé humaine. Il est indispensable de s'assurer que les traitements nécessaires sont réalisés avant toute utilisation. » Les procédés de décontamination existent en partie, mais ils restent coûteux. L'un des défis consiste désormais à rendre ces techniques économiquement viables afin de permettre l'émergence de véritables filières industrielles.

Si la valorisation demeure encore au stade expérimental, la Martinique apparaît aujourd'hui comme l'un des territoires les plus avancés dans la gestion globale du phénomène. Prévisions des arrivages, collecte en mer, barrages flottants, systèmes de surveillance : les dispositifs se sont progressivement structurés au fil des années. « Le système n'est pas parfait, mais il existe et il continue de s'améliorer », observe Anne-Laure François. Cette expérience intéresse particulièrement les autres territoires de la Caraïbe confrontés à des échouements croissants.

Le partage des bonnes pratiques constitue d'ailleurs l'une des missions majeures du projet Sarsea.

TRANSFORMER UNE CRISE DURABLE

Pour les responsables du programme, la valorisation des sargasses ne doit toutefois pas être perçue comme une solution miracle. Les volumes disponibles fluctuent fortement selon les saisons et les territoires. Certaines filières, comme les cosmétiques, nécessitent peu de matière première, tandis que d'autres, comme le biogaz, demanderaient des quantités considérables et une organisation logistique importante.



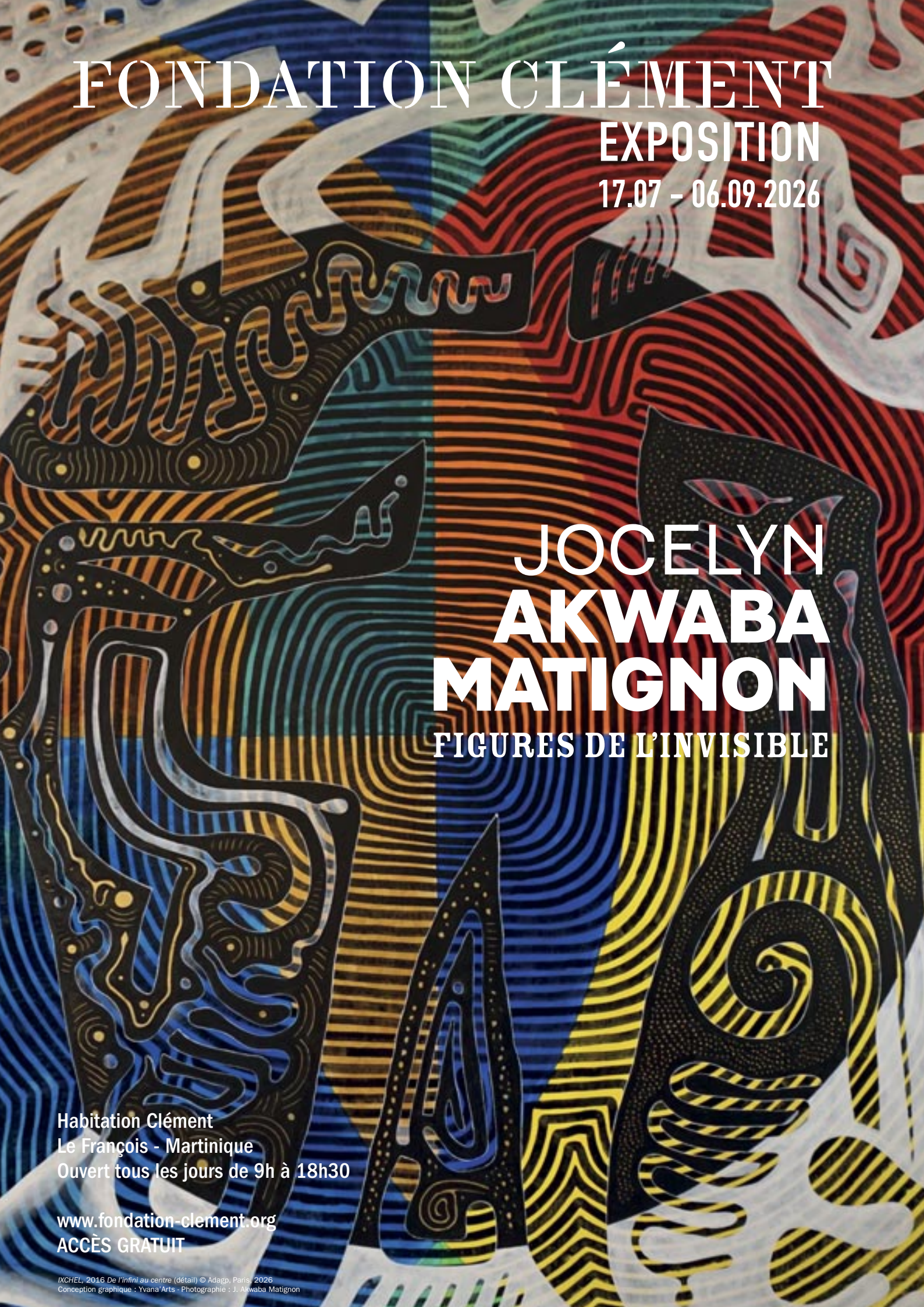
Si la valorisation demeure encore au stade expérimental, la Martinique apparaît aujourd'hui comme l'un des territoires les plus avancés dans la gestion globale du phénomène.

« Plus on travaille sur le sujet, plus on mesure sa complexité », résume Virginie Clérima. Mais malgré les obstacles, les équipes restent convaincues qu'une meilleure connaissance scientifique permettra à terme de développer des solutions adaptées aux réalités caribéennes. À travers Sarsea, l'ambition est claire :

faire en sorte que les sargasses ne soient plus seulement considérées comme un fléau environnemental, mais aussi comme une ressource potentielle, exploitée de manière responsable et sécurisée au bénéfice des territoires touchés. ■

Laurianne Nomel





FONDATION CLÉMENT

EXPOSITION

17.07 - 06.09.2026

JOCELYN AKWABA MATIGNON

FIGURES DE L'INVISIBLE

Habitation Clément
Le François - Martinique
Ouvert tous les jours de 9h à 18h30

www.fondation-clement.org
ACCÈS GRATUIT

■ Holdex Environnement

« Nous sommes prêts à revaloriser 25 000 tonnes d'algues »

Depuis 2011, Holdex Environnement travaille en coulisses sur la revalorisation des algues sargasses. Quinze ans plus tard, l'entreprise martiniquaise dispose de l'outil industriel nécessaire, mais reste dans l'attente. Mike Bernus, son gérant, explique pourquoi.

Pouvez-vous nous présenter Holdex ?

Holdex Environnement est une entreprise martiniquaise créée en 2008, spécialisée dans la production de supports de culture, d'amendements et d'engrais organiques à partir de sous-produits de la distillation du jus de canne, de l'industrie agricole et de la biomasse. Aujourd'hui, nous disposons d'une installation classée pour la protection de l'environnement, avec une autorisation permettant de revaloriser 60 000 tonnes de matières premières par an, dont 25 000 tonnes d'algues sargasses. Que nous ne revalorisons pas encore.

Pourquoi vous êtes-vous intéressé aux sargasses ?

Nous nous sommes penchés sur cette problématique dès 2011, lors des premiers échouages massifs. Nos recherches internes montraient que le phénomène ne serait pas ponctuel, mais annuel et récurrent. Nous avons alors cherché des voies de revalorisation compatibles avec notre activité existante, sans jamais vouloir traiter l'algue pure. En 2015, nous avons remporté un appel à manifestation d'intérêt, suivi d'un projet d'agrandissement de notre unité incluant la valorisation des algues. Le dossier, déposé en février 2018, a reçu une réponse en janvier 2023.



« La sargasse ne doit plus être considérée uniquement comme une nuisance, mais comme une ressource locale capable de produire de la valeur et de créer des emplois. »

Quelles sont les qualités de la sargasse pour vos produits ?

Nous utilisons l'algue comme un additif, mélangé à d'autres matières premières. Deux composants nous intéressent particulièrement :

les alginates et les oligo-éléments, qui stimulent les micro-organismes responsables de la fermentation et de la maturation de nos produits.

On parle souvent du sel, de la chlordécone, des métaux lourds présents dans la sargasse. Le traitement n'est-il pas plus coûteux que le bénéfice ?

D'abord, nous ne revalorisons pas les algues pures. Ensuite, notre cahier des charges est strict : nous ne collectons que les algues échouées entre François et Le Diamant, en excluant les zones sensibles à la chlordécone. Concernant l'arsenic, la norme autorisée est de 18 ppm. Nos mélanges restent en dessous, avec des niveaux souvent inférieurs à ceux d'autres produits martiniquais sans sargasses. Quant au sel, il reste à des niveaux comparables

à ceux d'un fruit issu de l'agriculture conventionnelle. Nous ne traitons donc pas les algues a posteriori : nous les réceptionnons fraîches, avec un maximum de cinq jours d'échouage, pour éviter la fermentation et les émanations de H₂S.

Vous êtes prêts depuis deux ans mais sans pouvoir agir. N'est-ce pas frustrant ?

Mieux vaut être prêt que ne pas l'être. Le jour où l'on nous donnera le feu vert, nous serons opérationnels. C'est toute la différence avec une entreprise privée : nous continuons nos recherches et améliorons nos process, même sans être exposés immédiatement à la problématique. Cela nous a aussi permis d'imaginer des voies de valorisation complémentaires, en plus de ce que nous avions prévu il y a dix ans.

Cette activité représente-t-elle des emplois ?

Avec notre nouvelle unité, nous sommes passés de 15 à 35 salariés, et d'autres embauches sont prévues. C'est une activité génératrice d'emplois.

Quelles ont été vos principales difficultés ?

Essentiellement administratives. La réglementation française, l'une des plus strictes au monde, impose des standards élevés. Ce sont des contraintes, mais elles nous permettent d'atteindre des niveaux de qualité supérieurs à ceux de nos voisins caribéens, ce qui est un vrai atout commercial.■

*Propos recueillis
par Laurianne Nomel*



« Depuis plus de dix ans, nous avons la technologie, l'outil industriel et les compétences. Ce qui manque aujourd'hui, c'est la décision permettant de passer enfin à l'action. »



SKIN CARE BEAUTY by NEISSON

Avec Skin Care Beauty, Neisson se lance dans la cosmétique

Combustible, biocarburant, sucre, rhum. La canne se décline sous toutes les formes ou presque. Avec sa nouvelle gamme de produits cosmétiques à base de canne à sucre, la distillerie Neisson vient de débloquent un nouveau niveau.

Une toute nouvelle gamme est apparue sur les présentoirs des pharmacies.

Packaging blanc, bouchons noirs : le minimalisme chic rappelle les codes des marques premium. Pourtant, Skin Beauty est bien issue du terroir martiniquais. Miel, propolis, extrait de corossol, huile de coco, beurre de mangue et, bien sûr, extrait de jus de canne à sucre, tout vient du domaine de la distillerie Neisson. Depuis 1931, les machines tournent au rythme des récoltes. La distillerie, bien connue pour sa fameuse Zépol karé, a désormais une nouvelle corde à son arc.

Du spiritueux à la cosmétique, il n'y a qu'un pas que Neisson n'a pas hésité à franchir.

La démarche est pourtant loin d'avoir été improvisée : dix années auront été nécessaires entre la création, les tests et la mise en marché. Les restrictions sanitaires liées au Covid ont encore ralenti le processus.



Il est vrai que la canne à sucre offre de nombreuses voies de transformation au-delà du sucre et du rhum : bagasse, biocarburant, et désormais cosmétique.

Avec l'appui du **Parm** (Pôle agro-ressources et de recherche de la Martinique), Neisson a extrait des acides de fruits du jus de canne et de mangue. Sur ses parcelles en agriculture biologique, la distillerie carbétienne cultive bien plus que de la canne : on y trouve aussi de nombreux fruits locaux.

« Ça vient de nos jus de cannes de Martinique, de Neisson », insiste Grégory Vernan, gérant.

UN DES PLUS GROS PRODUCTEURS BIO DE L'ÎLE

Lancer une gamme de produits de beauté n'est pas une sinécure. Déclaration d'identification de produit, essais, tests allergologiques, autorisation de mise sur le marché : les étapes sont fastidieuses.

« Le glucose de fructose est un hydratant, les acides sont exfoliants. Il y a plein de produits qui régénèrent la peau y compris la vitamine B3 »,

assure Grégory Vernan,

Ombre au tableau : bien que les matières premières soient issues des champs de Neisson, la gamme est élaborée de l'autre côté de l'océan, du côté de Quimper.





Grégory Vernan concède qu'il serait difficile de construire un laboratoire en Martinique au regard des volumes produits. « On sait qu'on se lance sur un marché où il y a des mastodontes. Le laboratoire avec lequel nous sous-traitons travaille pour Chanel, Dior et Caudalie », explique-t-il. Il a d'ailleurs fallu convaincre ce partenaire de la qualité des matières premières martiniquaises et de la viabilité d'une production confidentielle.

Le parallèle avec Caudalie n'est pas anodin : la marque bordelaise est née, elle aussi, d'un croisement entre le monde des spiritueux et celui de la cosmétique, en extrayant les vertus du raisin pour en faire des soins. Chez Neisson, c'est la canne qui joue ce rôle. Pour en révéler les bienfaits, un échantillon de jus congelé à -18°C a été envoyé dans un laboratoire hexagonal pour en disséquer les propriétés.

« Il y a une mauvaise image des alcools. Nous pouvons montrer que cela peut rimer avec bien vivre, bien manger. Les gens ne le savent pas, mais nous sommes l'un des premiers producteurs bio de l'île en dehors de la canne. On a près de 500 manguiers. C'est intéressant

d'utiliser cette matière première », plaide Grégory Vernan.

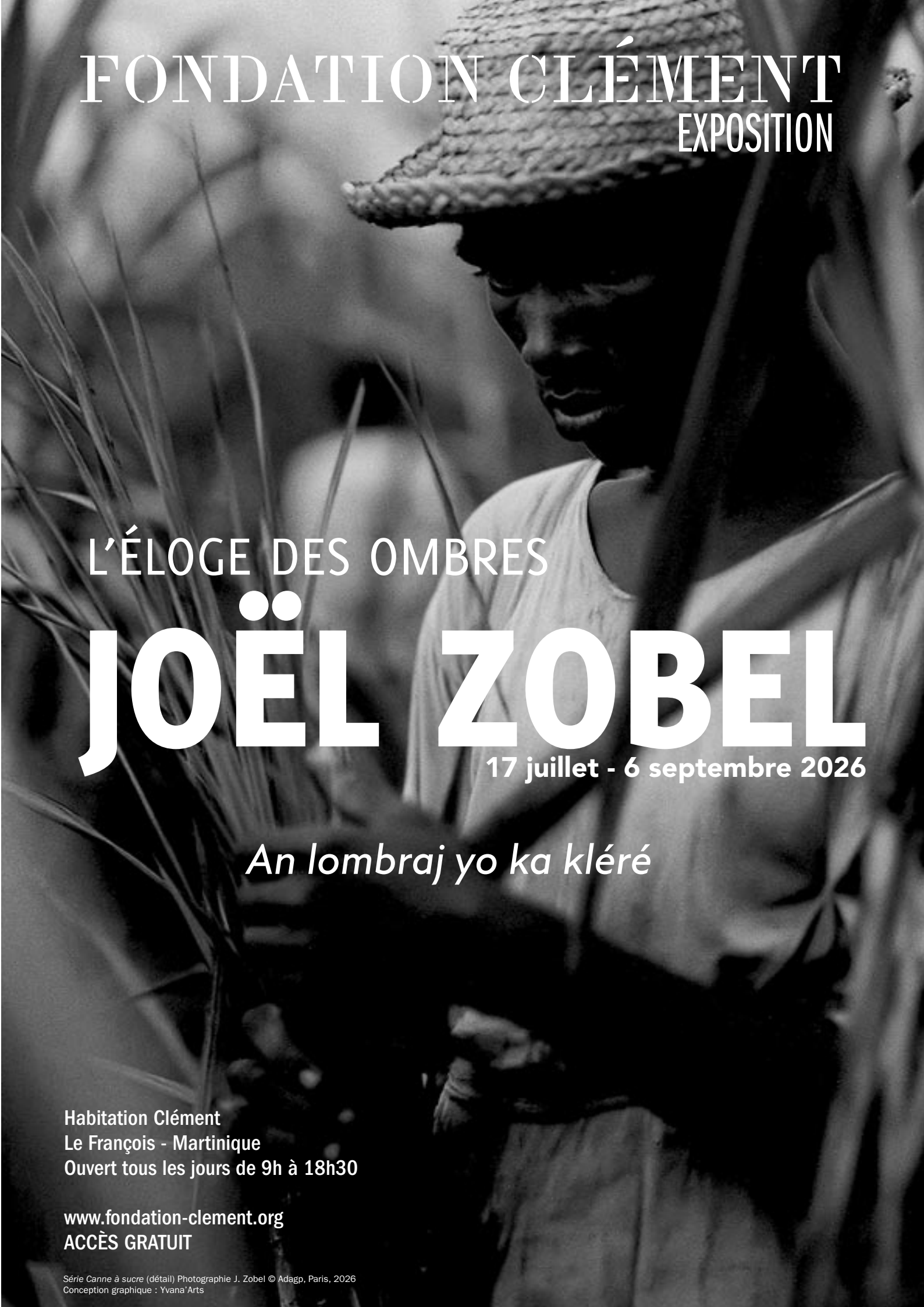
Mousse, sérum, crème, baume et gommage : la gamme, composée pour l'instant de cinq produits, est amenée à s'étoffer et à voyager. « La Guadeloupe bientôt, et la Réunion, j'espère », confie le gérant. Les prix, oscillant entre 20 et 48 euros, sont exclusivement disponibles en pharmacie. Pas de luxe affiché, pas de promesses excessives non plus.

« Nous n'avons pas la prétention de révolutionner la cosmétique mondiale. La crème ne prétend pas faire gagner vingt ans », sourit Grégory Vernan. Avant d'ajouter : « Nous sommes avant tout des agriculteurs. Le rhum n'est que la finalité de la culture de la canne. C'est intéressant de montrer qu'on est capables de faire autre chose. »

La gamme a été formulée sans parfum, pour minimiser les risques allergiques. Et parmi les cinq produits, un se détache déjà. « **Le gommage, c'est la star. Il est fait avec du miel et du sucre de canne. Il est très nourrissant.** » Les pharmaciens, eux, ont bien accueilli l'ensemble de la gamme. Une satisfaction que Neisson savoure... avec modération. ■

Laurianne Nomel





FONDATION CLÉMENT
EXPOSITION

L'ÉLOGE DES OMBRES
JOËL ZOBEL
17 juillet - 6 septembre 2026

An lombraj yo ka kléré

Habitation Clément
Le François - Martinique
Ouvert tous les jours de 9h à 18h30

www.fondation-clement.org
ACCÈS GRATUIT

Série Canne à sucre (détail) Photographie J. Zobel © Adago, Paris, 2026
Conception graphique : Yvana'Arts

RODÉO !

Dix-sept talents pour tenir en selle dans l'arène de la communication

En juin 2026, Guillaume Plumaugat en compagnie de deux comparses lançait Rodéo !, première coopérative créative martiniquaise dédiée à la communication. Derrière ce nom évocateur, un collectif de 17 professionnels indépendants : graphistes, ingénieurs du son, community managers, scénaristes, experts IA qui mutualisent leurs compétences sous une même bannière. Un modèle agile, ancré dans le territoire et tourné vers l'avenir.



Comment est née l'idée de Rodéo ! ?

J'ai fait toute ma carrière dans la communication en Hexagone, dans des agences spécialisées en stratégie éditoriale et corporate. Je suis arrivé en Martinique en 2024, d'abord salarié puis free-lance dans une agence institutionnelle.

Au fil de ces deux ans, j'ai croisé des talents incroyables, des indépendants passionnés, experts dans leur domaine et l'idée a germé avec deux d'entre eux : pourquoi ne pas regrouper ces compétences sous une même structure pour accompagner les entreprises et les institutions à 360 degrés ? Rodéo !, c'est l'alliance de 17 professionnels, chacun pointu dans son domaine, qui travaillent ensemble sans les lourdeurs d'une agence classique.



« ...pourquoi ne pas regrouper ces compétences sous une même structure pour accompagner les entreprises et les institutions à 360 degrés »

Qui compose ce collectif ?

Des profils très différents, mais complémentaires. Un ingénieur du son, trois graphistes et directeurs artistiques, une rédactrice, une experte en relations presse, un ingénieur spécialisé en automatisation par l'IA, une consultante en marketing stratégique, une sketch no-

teuse qui synthétise l'information en temps réel sous forme visuelle, entre illustration et bande dessinée, des community managers, dont une basée en Guyane, un motion designer, une scénariste, un web designer-développeur, un photographe-vidéaste et une experte en personal branding. On intervient d'ailleurs au-delà de la Martinique : en Guyane notamment, où l'on travaille avec la communauté de communes de l'Ouest guyanais.

Deux ans seulement après votre arrivée en Martinique, comment avez-vous constitué ce réseau si rapidement ?

En Martinique, les relations se nouent vite. J'ai intégré un réseau d'affaires, le BNI, qui organise des réunions hebdomadaires avec des

La télé qui réveille



Zitata

Ma télé positive

Canal + : 31 | Orange : 9 | TV Caraïbes : 9 | SFR : 4 | TNT (bientôt) : 11



Je ne me bats pas contre l'IA. C'est une évolution normale de nos métiers. Elle m'aide énormément sur des tâches chronophages...

entrepreneurs. C'est là que j'ai rencontré plusieurs membres du collectif. Et puis je suis un communicant : aller vers les gens, c'est mon métier. En deux ans ici, j'ai l'impression d'avoir un réseau professionnel plus dense qu'en vingt ans à Paris.

Quel est votre positionnement face aux agences traditionnelles ?

Notre modèle est différent. Nous ne sommes pas une société au sens classique, mais un groupement de freelances. Cela signifie moins de charges, donc des tarifs potentiellement plus

accessibles. Nous ne sommes pas non plus assujettis à la TVA, ce qui allège l'investissement pour l'annonceur.

Notre cœur de cible, ce sont les entreprises de taille moyenne, les institutions, les collectivités comme la CTM, les EPCI, les communes ou la CCI.

Mais si une structure telle qu'un restaurant a besoin d'aide pour ses réseaux, on peut aussi l'accompagner.

Et face à l'intelligence artificielle ?

Je ne me bats pas contre l'IA. C'est une évolution normale de

nos métiers. Elle m'aide énormément sur des tâches chronophages : préparer une réponse à un appel d'offres, faire une revue de presse rapide. Mais la réflexion stratégique, elle, vient de la matière grise. Ce qui m'inquiète davantage, c'est de voir fleurir sur les réseaux des visuels générés par ChatGPT qui se ressemblent tous. Les marques perdent leur singularité. Les gens veulent voir de vrais gens, des choses incarnées. C'est là que nous aurons toujours notre place.

Pourquoi ce nom, Rodéo ! ?

Communiquer aujourd'hui, c'est presque un acte de résistance. Les plateformes mutent, les publics sont imprévisibles, des marques apparaissent et disparaissent en quelques mois. On est dans une arène instable, mouvante. Comme au rodéo, l'objectif c'est de tenir le plus longtemps possible. C'est cette image qui s'est imposée naturellement.

Rodéo ! ambitionne aussi d'être une source d'inspiration. Comment ?

On essaie d'appliquer à nous-mêmes ce qu'on recommande à nos clients. On a développé trois canaux : un blog sur les évolutions de la communication, une newsletter mensuelle de veille où chaque expert du collectif décrypte les tendances de son métier, et un podcast qui va à la rencontre d'entrepreneurs martiniquais pour parler de leur parcours et du rôle de la communication dans leur développement. Le premier épisode était avec une coach en image, le prochain sera avec une artiste qui propose des ateliers de peinture sur céramique. On veut aller chercher des profils atypiques, peu connus, qui ont une vraie histoire à raconter. On existe depuis cinq semaines et il y a déjà une belle énergie. Ce qui me touche, c'est que les 14 personnes autour des trois cofondateurs ne sont pas là par obligation, elles ont déjà leurs clients, leur activité. Si elles ont rejoint Rodéo !, c'est parce qu'elles y croient.

Et ça, ça n'a pas de prix. ■



Propos recueillis
par Laurianne Nomel

L'apéritif 0.0 %



L'Îlot Vins
L'Art du Vin

L'Îlot vins Jambette
ZI Jambette
97232 Le Lamentin
0596 50 32 29

L'Îlot vins Cluny
CC Cluny
97233 Schoelcher
0596 60 29 43

L'Îlot vins Manhity
ZI Manhity
97232 Le Lamentin
0596 51 58 81

L'Îlot vins Marin
CC Marin Village II
97290 Marin
0596 68 91 51

■ Marché d'art de la Fondation Clément : *Quand la Caraïbe expose ses âmes*

Jusqu'au 6 septembre, la Fondation Clément accueille son marché d'art annuel, réunissant 42 artistes caribéens dans un dialogue direct avec le public et les collectionneurs. L'occasion de croiser deux générations, deux univers, deux manières d'habiter la création. Raphaëlle Hayot, illustratrice, y expose pour la toute première fois. Hector Charpentier, peintre-sculpteur et académicien, y revient fidèlement depuis les débuts. Rencontre.

RAPHAËLLE HAYOT : LE JARDIN COMME REFUGE

Elle se définit elle-même comme une grande timide. Pour Raphaëlle Hayot, illustratrice et ancienne enseignante à l'école d'art du Campus Car des Arts pendant dix ans, sortir de l'atelier relève du défi. Ce marché d'art de la Fondation Clément est sa toute première exposition personnelle. « Le refuge pour moi, c'est l'atelier. C'est un grand challenge de montrer ce que je fais. » Pourtant, ses deux œuvres présen-

tées ici disent quelque chose de profond et d'intime. Elles s'inscrivent dans une série en cours, construite autour d'une idée centrale : des personnages qui ne font pas confiance au langage. « Mes personnages se réfugient dans un jardin parce que le jardin est un espace qui ne va pas les trahir. » Influencée par l'œuvre de Nathalie Sarraute et sa réflexion sur l'impossibilité de traduire fidèlement les émotions par les mots, Raphaëlle Hayot crée des jardins-théâtres, à la fois décors et sanctuaires pour des êtres blessés par la communication.



Les œuvres sont réalisées entièrement à la main, à l'aquarelle. « J'aime l'immédiateté, l'honnêteté du dessin. Quelque chose qui est en lien direct avec la main. » Les couleurs vibrent, enveloppent, et les personnages, discrets, se cachent dans la végétation. Il faut les chercher. La Martinique n'est jamais loin dans tout cela. « Les Martiniquais ont une connaissance profonde des plantes qui les entourent, de leur rythme, de leurs bienfaits, de leur beauté. C'est ce que j'essaie de mettre en œuvre. » Et quand on lui fait remarquer que ses personnages qui se cachent dans les jardins lui ressemblent un peu, elle sourit. « C'est sûr qu'on choisit souvent le dessin parce que le langage, c'est difficile aussi. Mais c'est en se confrontant qu'on grandit. Peut-être que j'arrive à une période où j'ai envie de ça. » Quant à vendre ses œuvres, ce n'est pas sa première préoccupation. « Là, tout de suite, ce que je ressens, c'est la peur de les montrer. Pas du tout la question de les vendre. » Et si elles ne trouvent pas preneur ? « Je les donnerai. Ça finit souvent comme ça, mon travail. »

HECTOR CHARPENTIER : LA DUALITÉ COMME MOUVEMENT

À l'opposé du spectre, Hector Charpentier incarne une présence affirmée, fidèle et revendiquée dans le paysage artistique martiniquais. Le peintre, sculpteur, académicien est membre d'une académie italienne des arts, des sciences et des lettres. Le Martiniquais expose au marché d'art de la Fondation Clément depuis sa création. Ses deux toiles présentées cette année illustrent parfaitement ce qui le définit : une dualité assumée entre figuration et abstraction. « J'ai toujours travaillé dans les deux registres, passant d'une toile fi-

gurative à une toile abstraite. » De cette pratique est né un mouvement qu'il a lui-même théorisé : la *figurabstraction*, où les deux langages ne s'opposent pas mais se soutiennent, se lient, parfois se fondent. « Les deux bornes d'expression se supportent. C'est comme ça qu'on peut parler d'environnement, de culture, de patrimoine avec ces deux moteurs à la fois. »

L'une de ses toiles exposées, intitulée *Entre-là dans l'entrelacs*, jeu de mots avec « entrelacs » en juxte une autre qui représente une figure féminine. « Mon idée première, c'était de montrer les difficultés de la vie actuelle. On ne vit pas une vie linéaire, plate. » Mais Hector Charpentier refuse d'en donner une lecture univoque. « L'artiste doit laisser l'imaginaire de l'observateur libre. C'est lui qui s'approprie l'œuvre et crée sa propre histoire. Je suis un monstre d'images, pas un explicateur. »

Ce positionnement, il le revendique avec conviction. Martiniquais dans l'âme et dans l'art, il formule sa vision d'une phrase : « Je défends la régionalisation en interface avec la mondialisation. » Être profondément ancré dans la culture caribéenne, tout en dialoguant avec le monde. « On ne crée que ce que l'on connaît. » Revenir chaque année au marché de la Fondation Clément, c'est pour lui une nécessité. « Découvrir le travail des autres, se positionner, se donner la force de continuer. Le niveau en Martinique est très élevé. Me retrouver parmi mes confrères, ça me plaît profondément. » ■

Laurianne Nomel



■ FONDATION CLÉMENT :

Trois expositions pour voir l'invisible et honorer l'humain

Jusqu'au 6 septembre, la Fondation Clément accueille trois expositions singulières. Chacune à sa manière interroge ce qui se cache derrière les apparences. Joël Zobel photographie les travailleurs des plantations caribéennes, ces visages que personne ne regarde. Jocelyn Akwaba-Matignon peint l'intériorité des êtres à travers un prisme amérindien. Ronald Cyrille, alias B.Bird, ressuscite un monde hybride et poétique après avoir tout perdu dans un incendie.

JOËL ZOBEL : L'ÉLOGE DES OMBRES

Des corps fiers et courbés dans les champs de canne. Des mains gantées dans les bananeraies. Des visages burinés dans les plantations de cacao. Joël Zobel, photographe martiniquais installé sur l'île depuis trente ans, a consacré son exposition à ceux que l'on ne voit pas. « J'ai voulu mettre en lumière tous ces gens de l'ombre. On ne sait même pas qu'il y a ces gens qui ont travaillé dans les champs pour qu'on ait des bananes à manger dans les supermarchés. »

L'Éloge des ombres rassemble des clichés pris en Martinique, à Sainte-Lucie et à Trinidad, principalement en noir et blanc. Un choix cohérent avec la thématique, où la lumière n'existe que



pour révéler ce qui était tapi dans l'obscurité. On y trouve aussi des portraits en très gros plan, ceux que Zobel appelle les « grandes gueules » : des visages au caractère fort, légèrement retravaillés en post-pro-

duction, qui semblent défier l'objectif. « Ce sont des gens que je croise dans la rue, dans la campagne. Je leur explique ma démarche, je leur montre mon travail, et je leur demande s'ils acceptent



Ronald Cyrille alias B. Bird

de poser. » Une série en couleur vient rompre le registre : des dandys antillais et africains photographiés à Paris, sapeurs élégants et fiers, comme un contrepoint lumineux à la rudesse des plantations. L'exposition est aussi, en creux, un acte militant. Joël Zobel a longtemps travaillé sur les corps masculins. « On m'a dit un jour : enfin un photographe qui photographie des hommes. » L'artiste revendique ce choix comme une manière de rééquilibrer le regard.

**JOCELYN
AKWABA-MATIGNON :
FIGURES DE L'INVISIBLE**

À l'entrée de son exposition, une phrase avertit le visiteur : « Ceci n'est pas une exposition. » C'est une invitation à entrer dans un monde. Jocelyn Akwaba-Matignon, artiste plasticien guadeloupéen actif depuis plus de trente ans, travaille sur ce qu'il appelle la troisième partie de son identité : la part amérindienne. Son logo, un triangle pointe vers le bas, symbolise les trois composantes de son être : Europe, Afrique, Amérique. *Figures de l'invisible* est une plongée dans l'intériorité des êtres, nourrie par le monde maya, la spiritualité amérindienne et une quête universelle d'élévation. Ses toiles aux superpositions picturales complexes ne cherchent pas à représenter des corps ou des visages identifiables. « Je ne suis pas là pour représenter les blancs, les noirs, les hommes ou les femmes. J'essaie de capter l'intériorité des êtres. » Comme Turner à la fin de sa vie, dit-il, il préfère le brouillard à la précision. On devine, on sent les présences, sans jamais tout saisir. Chaque tableau est une fenêtre. On peut choisir de l'ouvrir ou pas. Mais pour l'ouvrir, selon lui, il faut s'arrêter, faire silence. « Rester une minute en silence devant une œuvre,



**« Mon mandat sera peut-être celui
du redressement, mais je refuse que
les Robertins paient davantage pour
les difficultés héritées du passé. »**

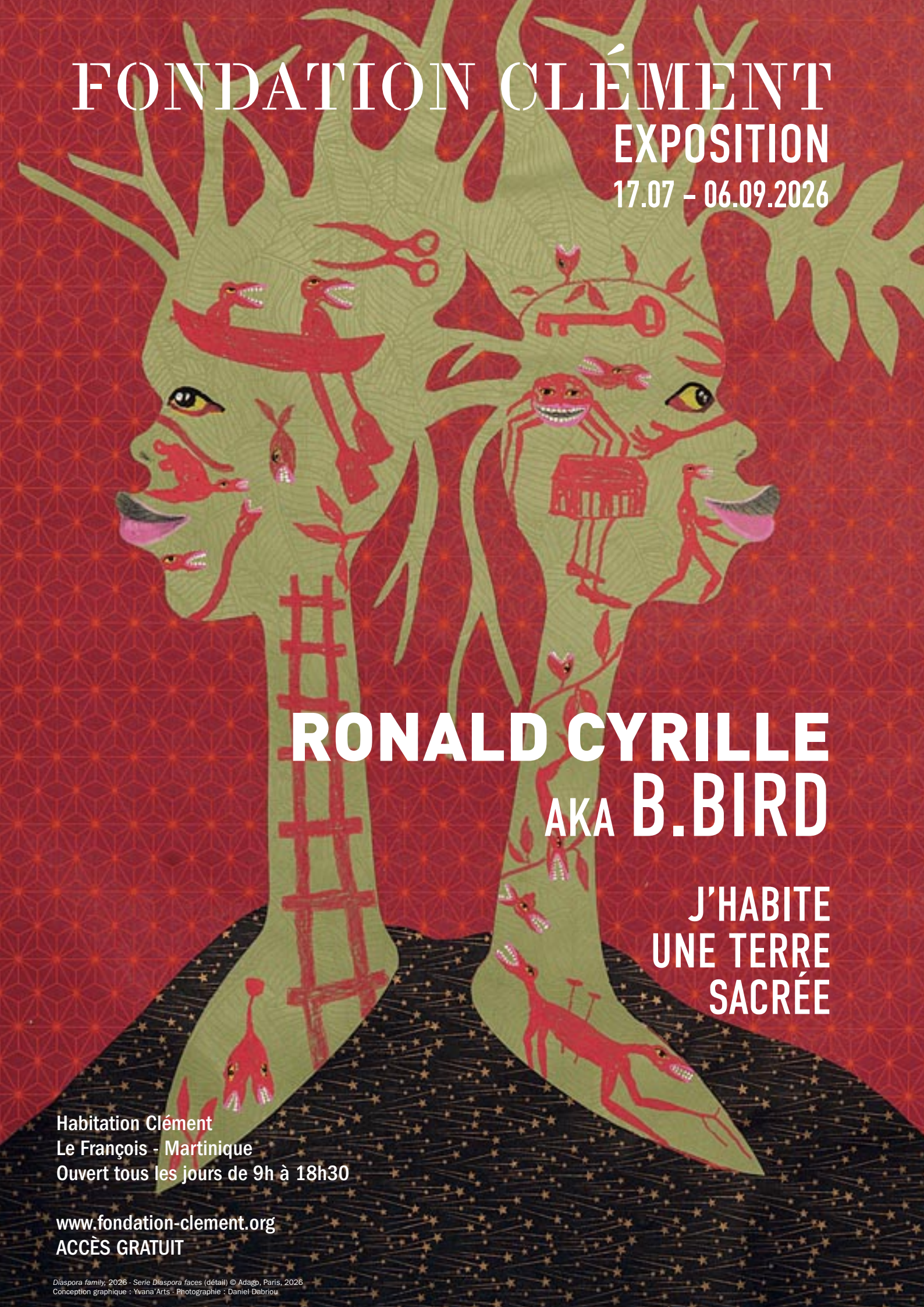
c'est long. Mais c'est à ce moment-là que des choses apparaissent. » Et si les spiritualités s'y croisent, soufisme, monde maya, christianisme, ce n'est pas pour les confondre, mais pour montrer que tout ce qui s'élève converge. « Comme un feu : il a toujours une pointe. »

**RONALD CYRILLE / B.BIRD :
J'HABITE UNE TERRE SACRÉE**

Le 10 juin 2021, un incendie ravage l'atelier de Ronald Cyrille. La totalité de son œuvre disparaît dans les flammes. Six ans plus tard, l'artiste martiniquais expose enfin *J'habite une terre sacrée*. Une série qu'il a construite dans la discrétion, en montrant quelques pièces à la Nouvelle-Orléans, au musée du Quai Branly, à New York. Mais jamais l'ensemble. Jamais comme aujourd'hui. L'exposition est une renaissance. Et elle le dit visuellement : des êtres hybrides mi-

humains, mi-oiseaux évoluent dans un bestiaire caribéen peuplé de coqs, d'anolis, d'abeilles et de lézards. Dessin, peinture, sculpture, installation, film, collage — B.Bird convoque toutes les techniques pour raconter une seule histoire, celle de personnages qui traversent des épreuves, qui se transforment, qui renaissent. « Chaque tableau peut se voir comme une petite histoire ou comme une page de cette histoire. » « Est-ce que finalement ce n'est pas juste un prétexte pour mieux parler de nous ? » La question, il la pose sans y répondre. Comme une invitation à se reconnaître dans ces créatures étranges et familières, surgies des cendres d'un atelier et d'une vie d'artiste recommencée. ■

Laurianne Nomel



FONDATION CLÉMENT

EXPOSITION

17.07 – 06.09.2026

RONALD CYRILLE
AKA B.BIRD

**J'HABITE
UNE TERRE
SACRÉE**

Habitation Clément
Le François - Martinique
Ouvert tous les jours de 9h à 18h30

www.fondation-clement.org
ACCÈS GRATUIT